

FAMILLES ET ADDICTIONS

PRÉSENTATION DE LA JOURNÉE

Comme nous le rappelle Jean-Marie Pelt, "*la drogue remonte à la nuit des temps et fait partie de l'histoire de l'humanité*".

Avant d'être considérée comme une maladie, elle est d'abord un objet de plaisir, de passions, elle soulage les souffrances, s'inscrit dans des rituels, des cultures. Un vivre ensemble. Médicament ou poison, l'homme est responsable de son destin et de son aventure avec les drogues qui le guériront, le soulageront, l'anesthésieront, le détruiront,…

Et pourtant, aujourd'hui, ces drogues sont devenues des addictions ; nous habitons dans une société addictogène, comme le note Bernard Stiegler.

Addictions non seulement aux substances réglementées comme l'alcool ou le tabac, qui rappelons-le, sont responsables, en cumulé, de plus de 120 000 décès prématurés en France (C'est-à-dire avant 65 ans)....

Non seulement aux substances illicites comme l'héroïne, la cocaïne; ou encore le cannabis, qui est l'objet aujourd'hui d'expérimentation pour au moins un jeune sur deux à 17 ans, plaçant ainsi la France en tête des pays européens consommateurs et ceci en dépit d'une législation considérée comme l'une des plus répressives du continent....

Mais aussi les addictions à l'écran, aux jeux d'argent, au sexe, au sport, au travail,... Autant de nouvelles formes addictives qui seront abordées par le Docteur Lucie Pennel dans la séance plénière présidée par le Docteur Olivier Rogeaux.

Autant de conduites sociales et individuelles qui s'inscrivent dans une société de la performance du plaisir, de la réussite mais aussi une société du repli, de la solitude, de l'exclusion.

Il n'y a pas que la personne en marge, qui serait "addict" aujourd'hui.

Au-delà des figures du toxico, du junkie, du précaire, du rebelle, de l'errant, les addictions concernent aujourd'hui tout à chacun et ce quel que soit sa classe sociale.

Par exemple, nous savons tous que prendre un produit aide à être plus performant : au travail, en faisant du sport, dans ses relations sexuelles,…..

Etre plus performant… Etre dans le plaisir… Réussir… S'éclater….

Dans un précédent colloque dédié au *" temps des addictions",* en 2012, nous prenions l'exemple de nos belles stations de ski, qui, l'hiver, accueillent de plus en plus de jeunes touristes, français ou étrangers, attirés par la neige, la poudre, la glisse, et qui viennent faire la fête, consommer alcool et drogues, jusqu'à plus soif dans l'ivresse d'une folie douce.

Autant de figures diverses, d'interrogations multiples qui montrent que les addictions ne sauraient se résumer à une maladie car elles interpellent bien entendu la santé publique mais aussi le corps social, la sécurité publique, nos organisations économiques, notre modèle et nos valeurs de société, confrontés à des conduites qui sont autant d'interrogations mais dont nous avons en même temps les plus grandes difficultés à saisir le sens.

Les drogues remontent à la nuit des temps, disions-nous et elles sont aujourd'hui le fruit, le marqueur exacerbé d'une société hypermoderne.

Les addictions concernent tout le monde mais les jeunes constituent un public prioritaire.

Et ceci au regard des conduites de mise en danger auxquelles ils se confrontent, des risques encourus par rapport à leur santé, leur intégrité physique ou celle de leur entourage, maladies transmissibles, accidents d'automobile ou autres agressions.

Sommes-nous encore dans la passion du risque, comme l'écrit David Le Breton, expliquant la nécessaire et volontaire mise en danger de soi, la confrontation à ses limites individuelles et corporelles dans une société où la sécurité bannirait l'excès ?

N'est-ce pas à sa peau comme dernier marqueur corporel, comme terrain d'aventures que la personne s'en prend, cherche la preuve physique de son existence ? Preuve qu'elle ne trouve plus dans des rituels et des épreuves sociales inopérantes.

Pour Marc Valleur, l'héroïnomane est proche de la conduite ordalique quand il s'injecte une drogue dont l'effet n'est jamais sécurisé (A cause de la qualité du produit notamment), reproduisant ce rituel moyenâgeux, qui exige une confrontation avec la mort, pour trouver sens à la vie. Comme la roulette russe.

Les familles aussi sont concernées au premier plan et nous avons appris très tôt que les addictions ne sont pas qu'une histoire individuelle mais aussi familiale.

Dès l'ouverture du Pélican, il y a déjà une génération, nous avons été surpris de la demande importante des parents confrontés à une conduite addictive, réelle ou supposée, chez un de leurs adolescents.

Que faire ? Comment répondre aux familles, sans occulter la demande de leur enfant? Comment réserver un espace de rencontre à chacun ? Qui souffre ? Qui porte la demande de soins ? Comment l'organiser ?

Autant de questions mises au travail et élaborées aujourd'hui en particulier grâce au modèle des thérapies systémiques.

Et pourtant ces réponses ont eu les plus grandes difficultés à se mettre en place dans un moment social, celui des années 70 et 80, où la famille n'avait pas bonne presse ! En général et en particulier dans les milieux spécialisés en addictologie, si pas de la psychiatrie, qui visaient un éloignement du sujet par rapport à un environnement et social et familial perçu comme pathogène. Les cinéphiles se souviendront de ce beau film anglais Family Life qui met en scène les relations tumultueuses d'une jeune femme schizophrène avec sa famille.

C'était par exemple la mise en place des centres de postcure situés en Ardèche ou dans les Cévennes, loin des tentations de la ville ou de la famille.

Pour autant, quid du retour dans le milieu social et familial d'origine, perçu comme toxique? Quid des nombreuses rechutes auxquelles se confrontaient alors les personnes retournant chez eux? Rechutes qui ne pouvaient que justifier encore et encore cette reconstruction à distance.

Les expériences thérapeutiques réalisées par Sylvie et Pierre Angel, au sein du centre Monceau, proposant une réponse principalement aux familles de toxicomanes mais aussi à celles présentant d'autres troubles comme ceux des conduites alimentaires, sont restées marginales du courant de soin durant de nombreuses années, malgré la richesse et la pertinence des réponses. De même les écoles italiennes, avec notamment Luigi Cancrini, avec lequel nous avons travaillé.

Très vite, nous avons appris que les grandes questions au travail chez le jeune présentant une conduite addictive, s'inscrivaient dans une problématique familiale.

Au-delà du sujet addict pour lequel la famille vient consulter, nous avons été rapidement confrontés à un ensemble d'observations:

- les habitudes addictives chez d'autres membres de la famille (Alcool, drogues, médicaments chez un membre de la fratrie, un parent, un grand- parent ou un oncle éloigné…),
- les addictions comme mode de communication et de régulation des conflits,
- l'impossibilité à s'autonomiser, s'individuer, malgré de nombreux faux départs, - les loyautés invisibles existant entre tel ou tel membre de la famille,la difficulté de se séparer, le risque mortifère,
- la cécité familiale,
- les secrets de famille,....

Merci à Jean-Paul Gaillard qui confrontera ses approches avec celles de nos deux collègues, Michel Cattin et Stéphane Bujold, dans une conversation thérapeutique internationale et francophone autour des adolescents et de leurs familles. Séance plénière présidée par Maxime Cloquié.

Les familles sont-elles malades ?

Comme le rappelle Jacques Miermont, nous préférons aujourd'hui parler de « thérapie avec la famille », plutôt que de thérapie familiale, ce qui renvoie inexorablement à la représentation d'une famille et de ses membres qui seraient malades et qu'il conviendrait de soigner. De quelle pathologie souffrirait alors la famille ? Serait-elle responsable des pathologies individuelles de ses membres ? Dans le contexte thérapeutique, et à la suite des travaux de Guy Ausloss, s'appuyer sur les ressources des membres de la famille et leur laisser la place centrale dans le processus créatif en cours décale la position du thérapeute et les attentes à son égard, et créée une dynamique porteuse de changement et d'aménagements intrafamiliaux.

Comme les individus, les familles sont elles-mêmes en profonde évolution. Les organisations comme les modèles familiaux se sont profondément modifiés en quelques décennies: isolement géographique par rapport à sa famille d'origine, recomposition des familles, difficultés autant individuelles que sociales et économiques pour les enfants, qu'ils soient adolescents ou jeunes adultes, à s'autonomiser... Comment repérer, nommer les évolutions des familles et des individus, individus qu'Alain Ehrenberg qualifiait d'incertains ? Merci à Odile Joly de nous proposer ses réflexions sociologiques autour de la problématique qui nous réunit aujourd'hui. Famille et addictions.

Les parents seraient-ils devenus de mauvais parents? On pourrait le croire à la lecture de nombreux journaux, à l'écoute de certains décideurs, dans des discussions dont le contenu pourrait s'apparenter à celui du café du commerce. Aujourd'hui, les parents seraient responsables de tous les maux et on voudrait les envoyer en stage d'apprentissage ou de rééducation des droits et des devoirs familiaux, supprimer les allocations familiales de certains d'entre eux. Bref. Les éduquer, les sanctionner!

Que dire des familles monoparentales ou même homoparentales ?

L'opprobre est souvent jetée ou a minima le soupçon : « ce n'est pas une vraie famille ! » comment une mère pourrait-elle élever son enfant seule, sans père? Comment deux parents d'un même sexe pourraient-ils représenter les figures du père et de la mère, auprès d'enfants dont ils veulent avoir la charge? Il s'est construit un corpus idéologique contre l'évolution des nouvelles formes familiales, bâti pour certains sur un fatras théorique. Certains courants de la psychologie et de la psychanalyse soulignent le risque qu'il y aurait de remettre en cause les figures structurantes et identifiantes du père et de la mère, comme la complémentarité fondatrice entre hommes et femmes. C'est-à-dire la famille traditionnelle ! Avec enfin le risque de tuer le père et la mère, sur le parvis de l'homoparentalité ou de la monoparentalité.

Cette conception qui trouvait sens aux siècles derniers (19 et 20 ème siècle) et fondait son approche théorique sur une organisation sociale aujourd'hui révolue est bien évidemment amenée à être revisitée par la réalité des familles d'aujourd'hui qui, organisées autrement, ne sont ni meilleures ni pires que celles d'un passé nostalgique.

Le paysage familial est en profonde évolution.

Les familles et les enfants seraient-ils plus exposés, plus vulnérables aujourd'hui?

Non. La plupart des parents ne sont pas démissionnaires mais désemparés. C'est du moins ce que nous apprend l'écoute des familles qui nous sollicitent. Nous disons souvent que la plupart des familles ont les ressources nécessaires mais n'ont pas le mode d'emploi. Plus qu'une thérapie, elles viennent chercher une écoute, des conseils, une réassurance, et nous place dans une posture de médiation, de reformulation, d'appui pour trouver des solutions qui leur appartiendront. Solutions qu'a potentiellement la famille, même si elle n'est représentée que par un seul parent ou un couple homoparental. Pas de nostalgie ni de jugement ni de morale.

Les modèles idéologiques construits sur la culpabilité des familles, leur incapacité à éduquer, ne correspondent pas à la réalité de la grande majorité des parents que nous recevons et qui sont confrontés à une conduite addictive.

La société s'est rapidement transformée dans son rapport au savoir, comme le note Michel Serre dans son beau livre " *Petite Poucette*", qui souligne et positive ce nouveau mode de communication électronique, pouces à appui. L'accès à la connaissance est aujourd'hui immédiat et virtuel grâce aux nouveaux médias informatiques: il ne s'embarrasse plus des temps institutionnels de l'apprentissage ou de la présence d'adultes transmetteurs de savoirs. Les figures de l'autorité, incarnées par la famille, particulièrement les pères, et les instituteurs, ceux que l'on nomma les hussards de la république, sont aujourd'hui battues en brèche. L'éducation est un nouveau métier à construire: *" je voudrais avoir 18 ans, l'âge de Petite Poucette et de Petit Poucet, puisque tout est à refaire, puisque tout est à inventer."*

Dans la table ronde animée par Serge Ducrettet, Renée Mestrallet, Jean-Louis Voyron, Anne-Sophie Badin, Murielle Neuenschwander et Catherine Delorme partageront leurs réflexions de professionnels et de parent, autour de la prévention, de l'éducation et de la place des familles dans ces processus dynamiques. Comment penser aujourd’hui le rôle et la fonction des éducateurs, qu’ils soient les parents ou les professionnels, dans la transmission ? Comment dire l’interdit ? Quelle place à l’expérimentation ? A la transgression dans la construction de soi ? Comment accompagner ? Dire ?

Les addictions, on l’aura compris, **constituent une approche complexe** car elles ne sauraient se résumer à une maladie, comme dit plus haut, et interpellent chacun d'entre nous de par ses dimensions existentielles et sociétales. Les addictions, que la législation française depuis quarante-cinq ans, maintenant, considère soit comme une maladie soit comme un délit, ont fait l'objet récemment de débats dans le cadre de la loi de santé, examinant plusieurs points importants comme le tabagisme, l’éducation à la santé,… Une attention particulière a été apportée au projet de loi de santé par la Fédération Addiction au plan national et le Pélican concernant deux thématiques particulières liées aux addictions : la prévention, trop souvent présentée comme le parent pauvre de la politique publique et la réduction des risques avec l'expérimentation de salles de consommation à moindre risque.

Merci à Bernadette Laclais d'avoir bien voulu accepter de partager ses réflexions avec nous autour de ces travaux auxquels elle a participé activement il y a quelques semaines.

Enfin pour ne pas conclure mais pour bien ouvrir cette journée, comment ne pas céder au plaisir de vous lire un extrait du journal Le Monde du 3 avril 2015, qui parle d'addictions, d'écrans et d'adultes.

*« **Vous pouvez baisser la télé que je puisse faire mes devoirs ?** »* demande un adolescent à ses parents dans une pub radio pour Volkswagen.

Exagéré ? Pas vraiment quand on se réfère au sondage de Médiamétrie en février 2015, qui note que si les 4-14 ans ont regardé la télévision deux heures et sept minutes par jour, ce qui est déjà beaucoup…. Leurs aînés, les plus de 50 ans, l'ont regardée cinq heures et trente-trois minutes quotidiennement. Soit 3 heures 30, plus du double du temps passé par leurs enfants.

A quand l'organisation par des adolescents légitimement inquiets de soirées-débats dans le cadre des associations de parents d'élèves, soirées dont le titre pourrait être le suivant :

« Vos parents face aux écrans:

Entre diabolisation et banalisation».

Michel Boulanger.